

# Dorothee de l'Haÿ et la Guerre de 1870

L'Haÿ ... avant Les Roses

Hervé Bourbon

Hervé Bourbon

# Dorothée de L'Haÿ et la Guerre de 1870

*L'Haÿ... avant les Roses*

© Hervé Bourbon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7163-6

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **Dorothée de l'Haÿ et la Guerre de 1870**

En ce sinistre mois de novembre 1870, Dorothée et ses parents étaient désormais coupés de Paris où quelques-uns de leurs voisins étaient allés, eux, se réfugier dès que les Prussiens s'étaient rapprochés de la capitale, après les défaites dans l'Est. Par ailleurs, s'il fallait aller à Longjumeau, comme le projetaient ses parents pour séjourner chez sa tante en attendant des temps meilleurs, c'était une tout autre affaire. Quitter le village de l'Haÿ pour la capitale, passe encore, mais pour Longjumeau ?

Dorothée aimait travailler au champ de pommes de terre tout comme elle appréciait les menus travaux de la vigne auxquels elle était conviée à L'Haÿ, et parfois même à Cachan, la commune limitrophe. Et puis il y avait la Bièvre, petite rivière abritant le menu fretin et fréquentée aussi par les ratons laveurs dans les sections encore sauvages où les teinturiers ne sévissaient pas.

Mais la Bièvre, en cette fin de novembre 1870, est devenue un cours d'eau international ! Les Prussiens, sur le Rhin depuis les traités de Vienne en 1814-1815, sont désormais sur la Bièvre ! Ils en tiennent la source et le cours jusqu'à un demi-kilomètre de Cachan. Plus question d'aller se promener sur sa rive sans éveiller les soupçons. Seul le champ de pommes de terre conserve un accès libre pour ses agriculteurs identifiés par l'ennemi. Dorothée pourra également participer aux travaux de la vigne sur le plateau, toujours sous la surveillance des

guetteurs prussiens à l'uniforme bleu foncé.

Du champ de pommes de terre la première ligne française est à environ 1 kilomètre, elle est couverte par la redoute des Hautes Bruyères et, plus loin vers Paris, par le Fort de Bicêtre.

Dorothée s'est munie d'une serpette pour aider son voisin aux travaux de la vigne après les vendanges. Le terrain est sur le village de l'Haÿ au niveau du plateau d'où l'on peut apercevoir les fortifications de Paris à 5km à vol d'oiseau. Dorothée s'est souvent prise à rêver depuis cette hauteur. Gustave, son père lui racontait Juin 1848 comme son propre père lui avait raconté les trois Glorieuses de 1830. Paris... Paris le volcan révolutionnaire, le drapeau rouge perdu de justesse à cause des paroles enflammées de Lamartine, puis l'écrasement des quartiers de l'Est par l'armée, hélas l'armée de la 2<sup>ème</sup> République. Gustave avait fait le coup de feu à Belleville et n'avait échappé, lui aussi de justesse, qu'à la faveur d'un déguisement, un uniforme choppé à un cadavre ennemi. Il avait même dû dissimuler la tache de sang de la blessure avec la giberne disposée de façon non réglementaire sur la poitrine. Mais dieu qu'il avait eu chaud ce jour-là !

À présent le nouvel ennemi tient le terrain, un terrain beaucoup plus facile que les rues obstruées par les barricades. Les canons prussiens, des Krupp, ont une portée utile de 6 kilomètres contre seulement 4 pour les canons français, si bien qu'il suffirait sur ce front sud du siège qu'ils se rapprochent d'un seul kilomètre pour qu'ils atteignent Paris intra-muros.

Voici justement que Dorothée s'approche de la première ligne prussienne. Jusque-là les servants de la batterie la saluaient et plaisantaient entre eux. Ils la laissaient passer jusqu'au bord du plateau qui surplombait la vigne. Du moment qu'ils connaissaient les vigneron et leurs ouvriers, les consignes se faisaient moins strictes. Mais ce jour-là elle fut apostrophée par la sentinelle.

— Ici verboten, interdit, pas passer...

— Dorothée ne répondit pas tout de suite. Elle préparait une explication plausible et l'idée lui vint de montrer sa serpette. L'autre s'énerva aussitôt et sans aller jusqu'à la mettre en joue avec son Dreyse, brandissait sa baïonnette pour lui faire signe de reculer en direction du bourg.

— Vous partir...

La menace était claire. On avait dû changer les sentinelles. Il lui revint à l'esprit qu'on parlait depuis quelques jours d'une arrivée de soldats ennemis en renfort à partir de Bourg la Reine. Elle n'y avait pas trop pris garde vu que les fausses nouvelles grouillaient dans cette guerre comme les vers quand on retourne la terre.

Elle partit non sans lui avoir souri, ce qui était sa façon à elle de crâner.

Elle n'avait pas fait plus de dix pas qu'elle entendit quelqu'un la héler avec un fort accent étranger.

— Mam'selle attendez un moment...

Elle se retourna, encore inquiète tout de même, puis fut rassurée. Le soldat prussien était une connaissance, le seul, à vrai dire à se débrouiller en français.

Il lui expliqua que la sentinelle venait d'arriver.

— Ce fichu Bavarois, ce pauvre Hans, il exécute les ordres. Lui pas beaucoup penser !

— En tout cas il m'a fait peur...

— Lui pas méchant... Terrible mais pas méchant avec femme. Dorothée faillit s'esclaffer : le Prussien parlait de son camarade comme s'il s'agissait d'un chien d'apparence redoutable mais « qui ne mord pas ». Elle avait tellement entendu cette phrase dans la bouche de propriétaires de chiens que, du coup, le soldat sévère lui apparut comme un fantassin lambda. Elle en oubliait momentanément l'uniforme.

Le Prussien l'encouragea à poursuivre son chemin jusqu'à la vigne mais, comme ils avaient reçu des consignes de sécurité il devait l'accompagner.

Dorothée n'y vit pas malice et accepta. Ils arrivèrent au terrain qui bordait le plateau et descendait en pente douce en direction de la vallée de la Bièvre. Elle déclina l'offre du soldat de l'aider en usant d'un argument imparable :

— Je ne veux pas que vous ayez des histoires avec votre chef. Vous avez des ordres pour arrêter les civils et vous m'avez laissée passer...

— Seulement pour une fois, jugea-t-il utile de préciser.

— Ah ! vous voyez : vous risquez d'être puni...

— Moi puni... Il éclata de rire. Vous travaillez sur vigne... nous aimer vin français et commandant aussi...

Dorothée se demandait si c'était du lard ou du cochon. Ce Prussien ne préparait-il pas tout autre chose que le partage d'une bonne plaisanterie avec une paysanne du cru ? Aussi se contenta-t-elle de sourire. Elle avait hâte d'en finir avec ce travail à la serpe. Il fallait tailler cette vigne mais, après tout, ce n'était pas urgent. Et puis le comportement de la sentinelle l'inquiétait. Si le Bavarois allait dénoncer le Prussien, l'accuser d'avoir oublié la consigne pour conter fleurette à une paysanne, cette seule idée la faisait frémir intérieurement.

Elle ne croyait pas si bien réfléchir quand elle vit revenir la nouvelle sentinelle accompagnée d'un militaire auquel elle parlait avec vivacité. Dès que les deux hommes approchèrent, elle comprit que l'interlocuteur était un gradé. Il regarda avec sévérité le compagnon de la viticultrice et le gourmanda. Bien qu'elle ne comprît pas les paroles, le ton de la discussion n'avait rien d'amène et l'air penaud du réprimandé ne laissait aucune place au doute. Si l'officier s'était contenté de rappeler la consigne, serait-il allé aussi loin dans l'invective ?

Dorothée n'en menait pas large d'autant plus que le regard haineux de la sentinelle semblait la viser autant que le soldat coupable. Elle se demanda alors s'il n'allait pas jusqu'à faire soupçonner son camarade des pires agissements à son égard. Le regard de l'accusé lui parut confirmer cette interprétation. Aussi s'enhardit-elle à lui parler pour établir un contact avec l'officier par le truchement du coupable présumé relativement francophone.

— Dites-lui donc que vous n'avez fait que m'escorter jusqu'à ma vigne juste pour me surveiller. J'ai besoin de ce travail... vraiment.

À sa surprise ce fut l'officier qui répondit toujours sur un ton sec mais avec moins d'assurance vu qu'il échafaudait une phrase en français.

— Mademoiselle, vous pas parler à lui... mauvais soldat.

— Mais il n'a rien fait de mal...

— C'est moi la décision, répliqua l'officier. Une seule question : pourquoi lui vous laissez passer ?

— Eh bien...

— Pas finasser... vous répondre vite !

— Entendu lui m'a toujours autorisée à passer. Je travaille à la vigne.

— Vous habitez à l'Haÿ ?

— Oui...

— Si vous mentez, moi je vérifie et le soldat sera puni et vous prisonnière.

Anticipant sur la réponse il ordonna au Bavarois de vérifier si elle ne portait pas de nourriture dans sa corbeille qu'elle tenait bien serrée contre sa poitrine. Elle s'en servait pour ramasser des sarments dont elle et sa famille auraient bien besoin cet hiver comme allume-feu.

L'officier confirma son ordre en ajoutant de rester « Korrekt ». La corbeille ne contenait aucune nourriture et Dorothee eut rétrospectivement chaud en pensant à toutes les fois où elle avait emporté un en-cas. En l'occurrence il aurait pu lui être fatal car les Prussiens avaient la hantise des francs-tireurs ravitaillés par les paysans et dont ils estimaient les moindres bois truffés.

— Bon, ganz richtig, tout va bien, conclut l'officier mais pas possible aujourd'hui aller à votre vigne.

— Pourquoi, implora-t-elle.

— Ordres nouveaux, au revoir. Helmut vous reconduire Mademoiselle.

Dorothee et Helmut revenaient donc sur leurs pas quand une déflagration retentit du côté des lignes françaises mais encore assez loin de l'Haÿ.

Helmut ne pouvait continuer à escorter une civile si la bataille se déclenchait. Son devoir n'était-il pas de « marcher au canon », comme on disait au temps du grand Empereur. Il s'en expliqua tout en multipliant les excuses.

Dorothee continua seule sa marche vers la ferme des parents qui se transforma en course au fur et à mesure que l'artillerie française multipliait ses tirs de soutien à la bataille de Champigny. Gustave et Amélie avaient nourri les plus vives inquiétudes sur le sort de leur fille car ils se rappelaient le combat de fin septembre au cours duquel l'artillerie française avait tiré sur le territoire du village.

— Plus question d'aller à Longjumeau, dit le père.



— Pas plus qu’ailleurs, compléta la mère.

— Et si les Français arrivaient, mieux vaut être les premiers à les recevoir, se permit d’ajouter Dorothée tandis qu’elle reprenait haleine.

— Dorothée, ne prends pas tes désirs pour des réalités. Le siège de Paris n’est pas sur le point de finir...

— Amélie, laisse la petite espérer. Ça ne fait de mal à personne.

— Gustave, moi ce qui me fait du mal, c’est qu’elle aille au vignoble, à l’endroit le plus risqué. N’oublie pas qu’elle peut prendre une balle perdue venue d’on ne sait où.

Dorothée entendant cela, se garda d’évoquer ce qui s’était passé juste avant la canonnade française. Du reste, comme Gustave enchaîna sur cette dernière, le mensonge par omission lui fut bien facile.

La canonnade s’arrêta soudain et Gustave enjoignit aux deux femmes de ne pas se réjouir pour autant. Il savait d’expérience que cette suspension des tirs précède une attaque d’infanterie.

De fait, les fantassins français s’ébranlaient en direction de l’Hay, persuadés qu’ils venaient en aide à l’attaque principale engagée avec plusieurs dizaines de milliers d’hommes plus à l’Est, du côté de Champigny.

Gustave s’interrogeait : était-il prudent de rester calfeutré dans leur ferme que les Prussiens ne manqueraient pas de venir occuper pour prendre leurs positions de tir ? Dans le meilleur des cas ils seraient expulsés sans ménagement par des soldats rendus plus nerveux que jamais par l’approche des Français. Il se rappela alors ce qu’un voisin lui avait dit deux mois plus tôt à la fin de septembre, lors de la première tentative pour percer les lignes prussiennes et dégager Paris par le Sud.

L’homme lui avait confié sous le sceau du secret qu’on pouvait s’abriter dans un regard de l’aqueduc Médicis. Les Prussiens ne s’y risqueraient pas si les Français parvenaient sur le territoire de l’Hay. Il suffisait de repérer leur progression depuis le plateau qui domine la Bièvre.

— Dorothée, ne parlons plus de cette affaire. Mais ta mère a raison : à quoi bon prendre des risques ? Mais tu peux nous rendre service si les choses

s'aggravent dès aujourd'hui. Va observer la situation du côté de Bicêtre, sans aller trop près des Prussiens. Si les nôtres sont près de monter sur le plateau, cours nous avertir. Je connais un endroit sûr où on pourra se réfugier. Il faudra faire vite et surtout partir avant que les Prussiens viennent s'installer ici.

Gustave n'en dit pas plus sur le refuge qu'il envisageait. Dorothée partit vers le rebord du plateau face à la commune de Cachan. De là elle pouvait discerner l'aqueduc Médicis où les Prussiens s'affairaient afin de répliquer aux tirs d'artillerie venus des hauteurs de Bicêtre.

L'infanterie française apparut au bout d'une heure d'attente. Au début Dorothée eut du mal à distinguer la direction que prenait sa progression car les soldats s'égaillaient tantôt vers l'Est, tantôt vers l'Ouest. Finalement il n'y eut plus aucun doute : ils bousculaient les lignes ennemies juste devant elle et elle put observer les uniformes bleus de Prusse qui refluaient vers le plateau. Des balles commençaient à siffler à ses oreilles.

Elle partit en toute hâte vers la ferme des parents. Il était temps de gagner le refuge évoqué par son père.

Gustave voulut s'assurer que le trajet vers le regard de l'aqueduc ne risquait pas d'être coupé. Il demanda à Dorothée si la voie était libre jusqu'au rebord d'où l'on pouvait voir un si beau panorama de Paris lors des promenades dominicales.

— À mon avis on a encore un peu de temps. Les nôtres ne défilent pas comme à la revue, évidemment, mais à la vitesse à laquelle j'ai vu les Prussiens déguerpir, ça pourrait s'accélérer en fin d'après-midi.

— Entendu. On part. Ne prenez que le nécessaire. À la grâce de Dieu si les Prussiens nous pillent ou les Français détruisent la maison avec leurs canons.

— À propos de canons, ça s'est calmé du côté de la Redoute des Hautes Bruyères. D'un autre côté, j'ai entendu un drôle de bruit qui n'avait rien à voir avec des fusils de chasse.

— Pour moi, ça doit être les fusils Chassepot, précisa Gustave.

— C'était bizarre. J'avais l'impression d'un tir à répétition.

— Il paraît que dans cette guerre nous avons une nouvelle arme. Je ne l'ai pas